

## CRÉÉS POUR LA VIE ET ÉPROUVÉS PAR LA MORT NOTRE HUMANITÉ COMMUNE ET LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE

*par Claude DAGENS, évêque d'Angoulême*

### I – DEUX CONVICTIIONS DÉCISIVES

Je voudrais justifier mes réflexions par deux convictions décisives.

**Première conviction** : l'Église catholique que nous formons n'est pas la spécialiste de la mort, comme nous pouvons parfois en donner l'impression parce que nous célébrons de nombreuses cérémonies d'obsèques dans nos églises. Nous sommes au service des personnes qui sont affrontées à la mort, subite ou longuement attendue, cela est certain. Mais ce n'est pas notre spécialité. Nous ne pouvons pas nous résigner à ce que l'image de l'Église soit réduite à l'événement de la mort.

Nos églises sont des lieux de vie : tout le monde peut y entrer, parfois pour pleurer en silence, pour supplier, mais aussi pour y chercher une présence vivante, celle du Christ Jésus, cet inconnu, qui vient marcher aux côtés des pèlerins d'Emmaüs et qui les écoute. Nos églises sont des lieux où nous pouvons tout confier à ce Quelqu'un qui nous attend comme un Père riche en miséricorde. Et nos églises sont inséparables de la grande Église, du Corps du Christ tel qu'il est, souvent blessé ou usé, mais vivant de la vie du Christ, de la force de sa résurrection, plus forte que nos morts. Les catéchumènes comprennent spontanément cela.

**Deuxième conviction** : comme nous y invite notre bien aimé pape François, nous sommes appelés à former davantage une Église qui « *soigne les blessures et qui réchauffe les cœurs* », c'est-à-dire une Église vivante au milieu de notre humanité réelle, au milieu de notre société incertaine, non pas pour se lamenter sur elle, mais pour en partager les incertitudes avec la force de notre foi. Rien n'est jamais perdu de nos vies mortelles.

Et notre foi au Dieu vivant qui se révèle et qui se donne en Jésus Christ est une source de compréhension bienveillante, d'attention active, d'espérance, parfois contre toute espérance. Dieu ne nous demande pas d'ajouter aux lamentations, aux peurs, parfois aussi aux cruautés, aux méchancetés, aux calomnies qui sont si faciles et si tentantes.

**Dieu nous appelle à être des baptisés, des croyants, des chrétiens qui se tiennent résolument sur le terrain de notre humanité commune, là où nous sommes tous « *créés pour la vie et éprouvés par la mort* ».** C'est cette posture-là, cette volonté d'être plantés sur ce terrain commun, au lieu de rester à côté comme des observateurs ou comme des juges, qui constitue aujourd'hui une véritable conversion pour l'Église entière. Et le pape François nous encourage fortement à cette posture-là.

Pourquoi cette posture est-elle relativement nouvelle pour les catholiques en France ? Parce que nous sommes les héritiers d'une tradition faite de rapports de forces qui viennent de loin, de la Révolution française, qui a obligé à l'Église à s'affirmer comme contre-révolutionnaire et parfois à s'enfermer dans ce positionnement politique. À gauche, la révolution, la démocratie, la République, le socialisme. À droite, la contre-révolution, le royalisme, l'intransigeance catholique, et cette guerre des deux France, la catholique et la laïque, qui fait partie de notre mémoire commune. Il faut peu de choses pour réveiller cette mémoire blessée et facilement violente.

Aujourd'hui, on peut se réclamer d'une autre réflexion, tout en constatant que les deux traditions, la catholique et la laïque, sont fortement affaiblies, ou totalement ignorées. Certains continuent à penser que la sécularisation, ce phénomène massif qui efface les traces de la mémoire chrétienne dans notre société pluraliste, a des effets exclusivement négatifs contre lesquels il faut lutter, en affirmant notre identité catholique d'une manière forte, et même dure et conquérante.

Cette interprétation-là peut inspirer des luttes sans avenir. Avec d'autres, je pense que la sécularisation oblige les religions, et en particulier la religion chrétienne et spécialement l'Église catholique, à se situer autrement dans notre société d'indifférence religieuse. Nous sommes appelés à être chrétiens dans une société qui n'est plus chrétienne, non pas en constituant des groupes de pression, des clubs ou des lobbys catholiques, mais en manifestant notre identité chrétienne à partir de nos sources, à partir de la Vérité et de l'Amour de Dieu révélés dans le Christ. En revenant à Jérusalem, comme le dit le pape François quand il évoque les disciples d'Emmaüs, après que « *leurs yeux se soient ouverts et qu'ils aient reconnu Jésus, le Ressuscité* », et qu'ils retournent à Jérusalem pour retrouver les apôtres. Jérusalem, là où sont nos sources, « *Écriture, Catéchèses, Sacrements, Communauté, Amitié du Seigneur, Marie et les apôtres* » (Discours du pape François aux évêques du Brésil à Rio de Janeiro le 27 juillet 2013), et aussi la joie de l'Évangile et la joie d'évangéliser non pas en essayant de dominer, mais en ouvrant de nouvelles routes où nous avancerons avec ceux et celles qui tâtonnent ou qui tombent.

Nous nous tiendrons alors au niveau de notre « *humanité commune* », ou de « *l'homme tout court* », comme le dit le philosophe Emmanuel Falque, l'homme « *créé pour la vie et éprouvé par la mort* », en laissant le Christ non pas abolir nos limites et notre finitude, mais les saisir et les transformer. C'est ce travail-là, ce cheminement-là que je voudrais évoquer ce soir, en vous laissant la responsabilité de le mettre en œuvre dans ce doyenné de Tardoire-et-Bandiat, ou plutôt de comprendre que vous le mettez déjà en œuvre, par vos rencontres personnelles, par vos relations de voisinage ou de travail, par votre façon de ne pas céder au découragement et d'aller voter dimanche, et aussi par la pratique de la prière silencieuse, de l'Eucharistie du dimanche (ou du samedi), par les groupes de lecture de la Parole de Dieu et par toutes les activités de l'initiation chrétienne (catéchèse, liturgie, préparation au baptême et au mariage, pastorale du deuil, et j'en passe), en n'oubliant jamais que l'initiation chrétienne est une initiation à la Vérité du Christ, le Verbe fait chair de notre chair, le Fils du Dieu vivant, et aussi – inséparablement – à la Charité du Christ, qui « *vient chercher et sauver ce qui était perdu* » (Luc 19,10), aussi bien chez des parents qui craignent pour leurs enfants que pour des éleveurs laitiers qui craignent pour leur avenir.

Mes réflexions se développeront en deux temps, d'abord sur le terrain de la vie, dont j'évoquerai les multiples figures, et ensuite par rapport à la mort, dont j'esquisserai les figures correspondantes, et, chaque fois, du côté de la vie comme du côté de la mort, je chercherai à comprendre comment le Christ, par son Incarnation et par sa Pâque, vient tout assumer de notre condition humaine, pour la transformer de l'intérieur.

## II – FIGURES DE LA VIE HUMAINE ET RÉVÉLATION DU CHRIST

Je ne me résigne pas à des considérations générales. J'essaie plutôt de dessiner les figures de notre vie humaine, que nous partageons avec d'autres, ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, mais qui sont vivants comme nous, et nous, comme eux.

- La vie humaine comme une route ouverte
- La vie humaine comme mouvement et comme lutte
- La vie humaine comme métamorphose continue

### 1. La vie humaine comme route ouverte

La vie est comme une route ou un chemin, si l'on préfère, c'est-à-dire un espace qui est là, devant nous, parfois très large et parfois très étroit, comme un passage ou comme une porte qu'il faut franchir. En tout cas, un espace où l'on passe, où l'on avance, parfois avec allégresse, parfois avec une impression de fatigue. Je pense à des personnes handicapées, qui sont dans des fauteuils roulants, mais on devine dans leurs yeux que leur immobilité physique est démentie par leur regard. Elles ne sont pas résignées à faire du sur-place. De l'intérieur-même de leur handicap, elles perçoivent leur vie comme un chemin ouvert.

Et ce chemin se situe à la fois dans l'espace extérieur et dans l'espace intérieur. Et le pire, c'est quand on se résigne à ce que l'espace intérieur soit fermé. Dépression, angoisse, peur de vivre, peur de rien. L'angoisse est indéfinissable. Quand on a peur, on a peur de quelque chose, quand on est angoissé, on ne sait pas de quoi l'on a peur, c'est comme si le monde était une menace, comme si les autres étaient des obstacles ou des ennemis.

Vivre, c'est vouloir que ce chemin, devant nous et en nous, soit ouvert. À tous points de vue : pour la vie familiale, pour le travail, pour les relations d'amitié ou d'amour. L'effet du chômage se trouve là : pas seulement dans l'absence de travail, mais dans le fait que l'on se lève le matin sans savoir ce que l'on pourra faire de sa journée et les enfants le voient, pour leur père ou leur mère. Et les enfants aussi, en grandissant, se demandent ce qu'ils deviendront et si le chemin de leur vie sera ouvert.

Je pense à des fils d'agriculteurs, d'exploitants agricoles. Certains n'hésitent pas : ils prendront la suite de leur père, parce qu'ils ont vu leur père et leur mère travailler pour que le chemin de leur vie ne se ferme pas. Vivre, c'est déblayer le terrain de notre marche, c'est ne pas se résigner aux obstacles du chemin, en tendant la main à d'autres ou en prenant les mains qui nous sont tendues.

J'aime ces paroles du pape François qui évoque cette mystique du vivre ensemble où l'on apprend à participer « à cette marée un peu chaotique qui peut se transformer en une

*véritable expérience de fraternité, en une caravane solidaire, en un saint pèlerinage »* (Evangeli gaudium, n.87)

Un philosophe, penseur de l'existentialisme chrétien, Gabriel Marcel, a écrit en 1945 un beau livre intitulé *Homo viator*. L'homme comme un « routard », un homme de la route, et c'est une vision très traditionnelle dans la théologie chrétienne. Augustin, saint Augustin, distingue souvent deux situations de l'homme : l'homme en chemin, *in via*, qui marche, qui n'est pas encore arrivé, et l'homme *in patria*, parvenu dans sa patrie, dans le Royaume de Dieu.

Vivants, nous sommes des pèlerins, des marcheurs, chacun à notre rythme, et l'Église est faite de cette caravane où l'on avance d'une manière solidaire. Nous ne sommes pas arrivés. Nous acceptons d'être en chemin, avec des chutes, des dérapages, des moments d'épuisement, mais nous restons sur la route, prêts à connaître des surprises, à faire des rencontres inattendues.

Le Christ vient sur nos routes. Nous ne le voyons pas, mais il est là. Lors de la première rencontre avec ses premiers disciples, dans l'Évangile de Jean, il leur demande d'abord : « *Que cherchez-vous ?* », et eux répondent : « *Rabbi, où demeures-tu ?* » et il leur dit : « *Venez et vous verrez !* » (cf. Jean 1,38-39) Ils sont venus, et ils ont commencé à voir, à partir de cette première rencontre.

Le pape François nous invite à pratiquer la culture de la rencontre. Pas seulement les rencontres prévues et programmées, mais les rencontres imprévues et inespérées. Je dois vous confier que, depuis quelques années, je pense assez souvent à mon ange gardien. Dans les moments difficiles, souvent, je perçois des signes de sa présence. Il m'est donné de faire des rencontres que je n'imaginai pas. Sur ma route, quelqu'un est là et le dialogue s'engage, et la confiance est donnée, et l'on s'aide à avancer. C'est aussi cela l'Église, la rencontre avec des gens inconnus qui deviennent des amis.

Et puis il y a ce grand dialogue dans l'Évangile de Jean. L'apôtre Thomas dit à Jésus : « *Seigneur, nous ne savons où tu vas* », et Jésus lui répond : « *C'est moi qui suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne va vers le Père sans passer par moi.* » (Jean 14,5-6) Jésus est venu passer par nous, par notre humanité d'hommes et de femmes dont la marche est parfois heureuse et parfois difficile. Il passe par nous et nous vivons en passant par Lui. La vie est comme un passage avec le Christ.

## **2. La vie comme mouvement et lutte**

C'est évidemment l'aspect actif de la vie humaine. Il est vrai que parfois, dans certaines traditions chrétiennes, nous avons insisté sur la vie comme fardeau, comme poids insupportable, parfois paralysant, accablant. « *Je ne peux plus me porter moi-même. Je suis devenu lourd, inerte* » et l'on voit certaines personnes qui se traînent, comme si un ressort en elles était cassé.

Nous connaissons tous de ces moments où nous sommes rivés au sol, incapables de bouger, de nous tourner vers les autres. Nous sommes un peu comme le pauvre diable que l'on chante dans *Le barbier de Séville*, « *tombé, terrassé* », mis à terre, vaincu. Nous sommes

parfois comme ces « *pauvres diables* » ou ces « *pauvres humains* » qui n'ont plus la force de se relever et de lutter.

Vivre, c'est assumer le poids de sa vie, sous toutes ses formes (séparation, ruptures, trahisons, suicides, accidents). Tout ce qui nous brise et nous freine. On se sent vaincu. Et pourtant, la vie, c'est aussi la lutte, et la perception chrétienne de cette lutte, qui commence par le relèvement et qui passe par nos engagements, par nos façons diverses d'aller vers les autres, de bouger, pas pour le plaisir de bouger, mais pour la joie de sortir de soi-même, de tendre la main, d'appeler à la confiance et à la vie ceux et celles qui sont enfermés dans la peur.

C'était l'Évangile de ce deuxième dimanche de Carême. Jésus est transfiguré sur la montagne. Éblouissement, lumière à travers son corps, et la Parole du Père qui le désigne et le donne : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en lui, j'ai mis tout mon amour. Écoutez-le !* » Et les apôtres, Pierre, Jacques et Jean, sont éblouis, presque paralysés. « *Faisons trois tentes et restons ici !* » Et Jésus leur dit, sans doute en leur tendant les mains : « *Relevez-vous et n'ayez pas peur !* » (cf. *Matthieu 17,4-7*) Et ils vont redescendre avec lui dans la plaine, pour aller à la rencontre des gens qui l'attendent, des possédés, des malades, des gens désespérés, des pauvres.

Jésus parle et Jésus accomplit des gestes, et souvent des gestes de relèvement, de résurrection. Il met debout, il rend vivants des gens qui s'abandonnaient à la mort. Cela aussi fait partie de l'existence humaine et de la révélation chrétienne. Notre humanité à tous et à chacun est incontestablement fragile, mais nous ne devons pas nous contenter de mettre en relief nos fragilités. Elles sont réelles, mais elles ne sont pas le dernier mot de nos vies. En nous, il y a aussi la capacité de lutter, de lutter pour vivre, de lutter contre la maladie, contre les obstacles extérieurs et intérieurs, contre tous ces phénomènes qui rendent parfois notre société inhumaine, surtout quand le culte de l'argent vient brouiller les relations humaines et que les querelles d'héritage réveillent des sentiments de haine.

Le Dieu de Jésus Christ, et Jésus Christ lui-même, est celui qui ne se résigne jamais à ce qui pourrait nous détruire. Satan est celui qui cherche à nous entraver, en nous empêchant de marcher et d'espérer. La pire des tentations de Satan, ce n'est pas la luxure, c'est le désespoir, c'est le consentement à ce qui nous brise, c'est le renoncement à la lutte.

Les catéchumènes savent cela. En demandant le baptême, ils comprennent spontanément qu'ils vont entrer dans le mouvement d'une vie nouvelle. Ils ne se résignent pas à ce qui les a blessés. La foi en Dieu les remet en marche, ils veulent être forts, de la force du Christ, pour ne pas être vaincus. La Croix du Christ n'est pas un signe de défaite, elle est le signe de la mort et du mal vaincus. Elle est une Croix glorieuse, lumineuse.

« *Éveille-toi, ô toi qui dors,  
Relève-toi d'entre les morts  
et le Christ t'illuminera !* » (*Éphésiens 5,14*)

### 3. La vie comme métamorphose continue

Il s'agit ici de la vie humaine qui s'inscrit dans un corps vivant, un corps humain, une « chair » humaine avec tout ce que ce terme de chair peut évoquer aussi bien dans la conception commune de notre humanité que dans la Tradition juive et chrétienne. Le corps, la chair, c'est ce par quoi nous sommes au contact du monde et des autres humains : la chair vivante, désirante, habitée par des pulsions et des passions, la chair avec sa beauté et aussi, parfois, avec ses défigurations, son animalité, sa bestialité, sa violence, comme sur les tableaux de Breughel, ou du Caravage, ou de Goya, ou de Picasso. Notre corps, avec tous ses organes et toutes ses fonctions, est aussi notre corps « vécu », comme disent les phénoménologues, c'est-à-dire ce corps par lequel nous éprouvons le monde, et à travers lequel le monde nous touche, nous ravit et nous heurte.

Et le plus étonnant, c'est que la vie humaine, vécue dans notre corps et notre chair, est en état de métamorphose continue. Nos cellules sont sans cesse en train de mourir pour les unes et de se constituer pour les autres. Notre corps est le lieu d'un processus permanent de mort et de vie, de transformations ininterrompues.

Nous ne le savons pas, nous ne le sentons pas, mais nous sommes emportés dans un grand mouvement biologique, qui touche en nous au « bios », c'est-à-dire à la vie physique et physiologique, et en même temps à l'âme, à la personne, c'est-à-dire à tout ce qui, en nous, enveloppe et dépasse tous les processus biologiques, à tout ce qui fait de chacun de nous une personne unique, jamais un clone, mais un être irréductible, c'est-à-dire qui ne peut jamais être réduit à l'un de ses éléments constitutifs.

Nos vies humaines, comme celles des animaux, sont une métamorphose continue. Mais ce qui nous différencie radicalement des animaux, c'est que nous sommes capables d'habiter cette condition de finitude et de métamorphose. Elle nous habite et nous la comprenons, nous l'assumons. « *L'homme est un roseau, mais c'est un roseau pensant* » et penser, c'est assumer notre condition biologique.

Si l'on évoque ici la nouveauté du Christ, Verbe fait chair de notre chair, c'est qu'il vient assumer lui-même notre finitude avec son corps mortel et qui a subi la mort. Il vient tout assumer de notre humanité, non pas pour abolir nos limites, mais pour nous transformer, pour ouvrir, en notre chair, le passage vers le Père. Cela s'appelle la Résurrection, qui n'est pas une abolition de la mort, mais un ressaisissement de la mort, une nouvelle métamorphose. Nos corps « vécus » sont transfigurés en lui. C'est comme une nouvelle naissance, d'eau et d'Esprit Saint.

### III – FIGURES DE LA MORT HUMAINE ET RÉVÉLATION DU CHRIST

Les figures de la mort humaine que je voudrais notamment esquisser ne sont pas l'opposé des figures de la vie. Elles en sont comme l'autre face, elles font partie de notre condition humaine, dans son intégralité, vie et mort, et vie et mort non pas comme des segments séparés, mais comme les composantes d'un même ensemble.

## 1. La mort comme terme

Si la vie humaine a la figure d'une route où l'on avance, la mort est comme le terme de la route, le terme inévitable, assuré, et en même temps le terme souvent redouté, mais parfois aussi désiré de façon plus ou moins consciente. On évoque ainsi la « *fin de vie* » et les questions si sensibles que suscite la fin de vie, d'une vie humaine, de ma vie d'homme, que chacun aspire à vivre dans la dignité, et, autant que possible, pas dans la solitude.

Mais ce qui est en cause, beaucoup plus largement que ma fin de vie, c'est la manière dont nos sociétés développées, occidentales et orientales, considèrent la mort, à la différence des peuples d'Afrique et sans doute d'Asie. Pour nous, qui aspirons à maîtriser la vie et la mort par les techniques médicales, la mort n'est plus partie intégrante de la vie. Ceux qui connaissent la culture des peuples africains savent que pour eux, la mort et les morts font partie de la vie et même du monde des vivants. On ne croit pas à une séparation radicale, et on pratique le culte des ancêtres comme une façon concrète d'être reliés à ceux et celles qui ont quitté ce monde, mais qui ne sont pas séparés de nous, et avec qui on peut chercher à rétablir des relations. Des rites, des danses, des signes symboliques manifestent ces relations avec les morts, qui vivent autrement.

Nos sociétés dominées par la technique et par la raison technique, scientifique, instrumentale n'entrent pas du tout dans ces perspectives. Dans notre monde technique, la mort est à la fois refoulée et fascinante. Elle est refoulée dans la vie ordinaire. Les morts sont accompagnés au cimetière, mais ensuite les cimetières sont désertés. Et s'il y a incinération, il y a seulement quelques restes de poussière, qui résultent d'une opération volontaire de destruction. Il n'y a donc plus de lieu où l'on puisse se souvenir des morts et se recueillir devant leur tombe.

Mais, comme *a contrario*, quand on ne retrouve pas le corps d'un mort, à cause d'une disparition, on le cherche et on souffre tant qu'on ne l'a pas retrouvé. Voyez, après le tsunami de Thaïlande, il y a quelques années, ou après l'accident récent de l'avion de Malaisie. Qu'on le veuille ou non, la mort est liée au corps, pour le meilleur et pour le pire, et ceux qui choisissent d'être incinérés le savent plus ou moins. Il faut que disparaisse ce corps dans lequel on a vécu, parfois avec bonheur et parfois douloureusement.

Mais la mort est aussi fascinante. Elle explose. Elle remplit les écrans de télévision : violences des guerres, en Irak, en Syrie, ou au Mali ou au Centrafrique, ou au Soudan, sans oublier les attentats terroristes, les explosions, les tremblements de terre, les tempêtes. Et nous regardons tous ces phénomènes de mort qui s'étalent sur la place publique, avec des sentiments mêlés de curiosité et d'impuissance. La mort est comme une idole qui se saisit de nous et dont nous devenons les esclaves, la mort étalée, la mort instrumentalisée, la mort exposée comme un spectacle.

On ne peut pas séparer les questions liées à la fin de vie humaine de ce contexte culturel et social. La mort n'est pas seulement maîtrisée ou accompagnée, elle est une épreuve que l'on a toujours, et peut-être de plus en plus de mal à assumer. La fin de vie, pour ne pas dire l'approche de la mort, n'appelle pas seulement des mesures législatives au sujet de la sédation terminale. Elle appelle une présence humaine, un accompagnement, une main tendue, un sourire, une parole d'affection, une consolation.

Voici Jésus prévenu de la maladie, puis de la mort de Lazare, son ami. Il vient à Béthanie. Lazare est mort. Et Jésus vient devant sa tombe, et il pleure, il est saisi par la réalité de cette mort. Il est là, comme un ami. Et il va parler à Marthe, qui lui fait des reproches : « *Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort.* » Et Jésus va alors aller jusqu'à l'essentiel : « *C'est moi qui suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra, et celui qui vit et qui croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela ?* » (cf. Jean 11,21,25-27)

Ce n'est pas l'annonce d'un acte magique. C'est l'appel à se fier à Celui qui est là, et qui vient de pleurer, et qui lui-même est appelé à mourir violemment et qui porte en lui l'assurance d'être, dans toute son humanité, la vivante promesse du Père des cieux pour ses enfants. « *Si tu crois, tu vivras !* »

## 2. La mort comme échec

Parfois nos vies humaines durent longuement, et certains s'étonnent de vieillir ainsi, jusqu'à plus de 90 ans. Et parfois aussi les vies sont interrompues plus ou moins brutalement, accident cardiaque, AVC, accident... Le terme de la vie est là, déjà là, et l'on ne verra pas ses petits-enfants. On va quitter ceux et celles que l'on aime.

À part quelques situations exceptionnelles, la mort est toujours ressentie comme un échec, ou même une défaite. Il faut consentir à ce que cesse ce beau mouvement de la vie qui était en nous. Il faut s'en aller, disparaître, et parfois ce « *départ* », comme on dit, va impliquer comme un corps à corps avec la mort, une lutte âpre, une agonie.

Ici, pas besoin de faire du théâtre, ni de dessins. Nous savons et nous avons peur. Et parfois nous avons été témoins de ces luttes plus ou moins désespérées. Notre finitude humaine passe par là. Et la nouveauté chrétienne, c'est que le Christ Jésus est passé par là. Il a connu l'angoisse de sa mort qui vient. Gethsémani : présence du traître qui l'embrasse, de Simon-Pierre qui va le renier, et des autres qui vont l'abandonner. L'horreur du mal. Et, auparavant, au jardin des Oliviers, le moment de la détresse totale : « *Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi !* » (Luc 22,42) Jésus a peur de la mort qui l'attend. Il sait ce qui l'attend. Il frémit de tout son corps, il pleure, il sanglote. Il y a comme des caillots de sang qui sortent de son corps. Il ne se soumet pas à la violence du mal. Il résiste. Il lutte. Il est en agonie et il le sera jusqu'au dernier instant, sur la Croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Matthieu 27,46) Et cette parole est à prendre comme un très réel cri de détresse. Le Fils du Dieu vivant s'abandonne au Père alors que le Père l'abandonne à la mort et vient assumer, en Lui, son Fils, nos pires détresses d'hommes désespérés.

Et puis l'autre cri, dans l'Évangile de Luc : « *Père, entre tes mains, je remets mon esprit.* » (Luc 23,46) Dans la violence et la peur, l'abandon, la livraison, l'acte de la foi nue dans lequel rien n'échappe de notre humanité pour l'engagement du Père. Tout pourra être, tout est renouvelé par la Croix du Christ. « *En sa personne, il a tué la haine, et il est notre paix.* » (Éphésiens 4,6)

### 3. La mort comme décomposition

Nous sommes poussière, argile, glaise, et nous retournerons en poussière, et parfois nous le voyons. Et la mort fait lentement son œuvre en nous, comme on le voit sur des visages fardés, où l'on cherche à masquer les décompositions inévitables de notre chair, les rides et les ombres. Goya ou Fellini, et bien d'autres, ont su représenter ces figures de cadavres vivants !

Alors, comment sera-t-il possible que nous vivions en Dieu pour toujours ? Précisément parce que nous ne vivons pas en nous-mêmes, mais en Lui, le Vivant qui est venu, en son Fils Jésus, tout prendre de Lui de notre vie et de notre mort.

Comment comprendre la résurrection des morts et la promesse de notre résurrection, que les premières générations chrétiennes désignaient comme résurrection de la chair ? Comme l'apôtre Paul : il y a les corps charnels et les corps spirituels, il y a du corruptible, avec de la corruption, et de l'incorruptible, avec de la résurrection et de la semence de résurrection. Comme il y a le papillon qui surgit de la chrysalide, ou, mieux encore, l'enfant qui sort du ventre de sa mère, et qui ne voit encore rien du monde où il émerge, parce qu'il était jusque-là baigné dans une chair protectrice.

Ce qui ressuscitera de nous, c'est notre vie comme embryonnaire, qui sera mystérieusement greffée sur le Christ ressuscité, animée par sa puissance de résurrection, transformée d'une façon inimaginable, comme pour l'enfant qui va ouvrir les yeux après sa naissance.

Et pour le dire autrement, comme l'a écrit une femme qui n'était pas une mère de l'Église, quand elle évoque, dans *La force des choses*, toutes les beautés du monde qu'elle a vues, tous les moments de joie qu'elle a vécus : « *Cet ensemble unique, mon expérience à moi, avec son ordre et ses hasards – l'Opéra de Pékin, les arènes d'Huelva, le candomblé de Bahia, les dunes d'El-Oued, Wabansia avenue, les aubes de Provence, Tyrinthe, Castro parlant à cinq cent mille Cubains, un ciel de soufre au-dessus d'une mer de nuages, le hêtre pourpre, les nuits blanches de Leningrad, les cloches de la Libération, une lune orange au-dessus du Pirée, un soleil rouge montant au-dessus du désert, Torcello, Rome, toutes ces choses dont j'ai parlé, d'autres dont je n'ai rien dit – nulle part cela ne ressuscitera* » (Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris, 1964, p.686)

Nous osons penser et dire autrement : tout ce que nous aurons vécu dans la foi au Christ, dans l'amour donné et reçu, parfois avec joie, parfois aussi très laborieusement, tout cela est promis à une transfiguration, dans le Christ. Comment cela se fera-t-il ? Je ne le sais pas, mais j'en suis sûr, et parfois nous en avons comme des pressentiments. Ainsi soit-il !